

“Moi seul je ne pouvais croire à cet accès subit et violent d'un mal qu'il n'avait jamais eu. Je promenais les yeux autour de moi, cherchant quelque indice de la terrible vérité. A la lueur de la bougie qui éclairait bien mal la vaste chambre, je reconnus le pantalon qu'il portait à la chasse. On l'avait accroché à l'espagnolette d'une fenêtre, et il me sembla que l'étoffe était fendue dans toute sa longueur. Mais ce ne fut qu'un soupçon, car aussitôt ma mère, qui sans doute avait suivi mon regard, alla tranquillement fermer les grands rideaux.

“Je vous laisse à penser si cette nuit me parut longue. Impossible de fermer les yeux sans voir la pauvre jambe de mon père, criblée de plomb et tellement enflée que le docteur coupait le vêtement de coutil pour la mettre à nu. Mais je n'étais pas au bout de mes peines : les jours suivants furent de plus en plus mauvais. Notre cher malade ne pouvait plus dissimuler ses souffrances ; ma mère cachait mal son inquiétude ; les enfants eux-mêmes pleuraient à tout propos, par instinct, sans savoir pourquoi. Le digne et bon ami de la famille, M. Maugin, venait pour ainsi dire à toute heure du jour. Je ne pouvais plus faire un pas dans la rue sans répondre à mille questions qui me mettaient au supplice. Aussi, le plus souvent, restais-je enfermée sous prétexte d'achever mes devoirs de vacances. On m'avait installé une petite table dans un coin du cabinet de mon père, entre l'étude et le salon. J'y demeurais beaucoup, mais j'y travaillais peu. Le plus clair de mon temps se passait à feuilleter machinalement Dalloz ou le *Bulletin des lois*, quand les larmes ne m'aveuglaient pas tout à fait.

“Cela durait depuis quinze grands jours, lorsqu'un matin, entre onze heures et midi, je vis par la fenêtre notre excellent docteur suivi de trois messieurs d'un certain âge, décorés. Ils montèrent tout droit à la chambre de mon père, et, après une visite d'un quart d'heure, ils descendirent au salon pour se consulter ensemble. Je ne me fis aucun scrupule d'écouter à la porte, car il y allait non seulement du repos de ma conscience, mais encore de nos intérêts les plus chers. Le peu que je saisis, à bâtons rompus, me fit dresser les cheveux sur la tête. Il y avait un plomb, un plomb de mon fusil, dans l'articulation du genou ; on parla de phlegmon, de phlébite, et ces mots que j'entendais pour la première fois se gravèrent dans ma mémoire comme dans une planche d'acier.

“Les savants praticiens s'accordaient sur la gravité du cas et sur l'urgence d'une opération, mais aucun n'en voulait courir le risque. La responsabilité était trop grande et le succès trop incertain. On craignait que le malade, épuisé par quinze jours de souffrances, ne succombât entre les mains de l'opérateur. Une grosse voix répéta à quatre ou cinq reprises : “J'aimerais mieux extraire dix balles de munition !” M. Maugin seul insistait, disant qu'il pouvait garantir la vigueur physique et morale de son malade. Il s'anima si bien qu'il finit par leur dire : “J'irai chercher M. Sédillot, qui sera plus hardi que vous.” Là-dessus je n'entendis plus qu'un tumulte de voix confuses, de portes ouvertes et fermées, et la maison reentra dans sa lugubre tranquillité.

“Notre docteur ne revint pas de la journée, et j'en conclus qu'il allait chercher le grand chirurgien de Strasbourg. La chose était d'autant plus vraisemblable que le lendemain matin, à six heures, notre mère nous fit habiller, nous conduisit dans la chambre du père qui nous embrassa tous avec une solennité inaccoutumée, puis elle nous embarqua sur le vieux char à bancs en me recommandant les petits. “Mon enfant me dit-elle, ton oncle de Hochfeld vous attend pour la fête, qui doit commencer dans trois jours. L'exercice et le changement d'air vous feront grand bien, à toi surtout qui mène la vie d'un prisonnier. Ne t'inquiète pas de la santé de ton père : à partir d'aujourd'hui il ira de mieux en mieux.

“La chère femme me trompait par pitié, comme mon père m'avait trompé lui-même. L'opération était décidée, elle était imminente puisqu'on nous éloignait ainsi. L'étonnement de mon oncle à mon arrivée me prouva qu'on n'avait pas même pris le temps de l'avertir. Plus de doute pensai-je, c'est pour aujourd'hui. Ma place est à la maison ; j'y vais. Je partis donc à pied, sans prendre congé de personne, et en moins de trois heures, j'arpentai les quatre lieues qui séparent Hochfeld de Saverne.

“Au lieu de rentrer chez nous par la rue, je suivis les ruelles, je traversai la rivière qui était basse et j'arrivai ainsi sous nos fenêtres, du côté du jardin. J'étais encore à dix pas de la maison lorsqu'un cri de douleur que la parole ne peut traduire me cloua raide sur mes pieds.

“En ce temps-là, les chirurgiens ne se servaient ni de l'éther ni du chloroforme pour assoupir leurs patients ; ils taillaient dans

la chair éveillée et la nature hurlait sous le scalpel. Je ne suis pas combien de temps dura le supplice de mon père et celui que j'endurais par contre-coup : lorsque je repris possession de moi-même, j'étais couché à plat ventre au milieu d'une corbeille de géraniums, avec de la terre plein la bouche et des fleurs arrachées dans mes deux mains. On n'entendait plus aucun bruit.

“Je me lève, je me secoue, j'entre dans la maison plus mort que vif et le cœur en suspens. Au pied de l'escalier, je rencontre ma pauvre mère :

—Eh bien, maman ?

—Rassure-toi. Ce qui était à faire est fait, et le docteur répond du reste.

“Elle songea ensuite à s'étonner de me voir là, à me gronder de ma désobéissance et à plaindre mes habits neufs que la poussière de la route, l'eau de la Zorn et la terre du jardin avaient joliment arrangés.

“Notre cher malade dormait ; on lui cacha mon retour jusqu'à la fin de la semaine, de peur de le mécontenter, car c'était sur son ordre qu'on nous avait éloignés. Cependant il fallut lui apprendre la vérité ; ma mère n'avait point de secrets pour lui. Il voulut me voir, me rassurer lui-même et me montrer qu'il avait déjà bon visage. Ce fut un heureux moment pour nous tous ; il pleura presque autant que ma mère et moi.

—Cher papa, lui dis-je en essayant ses larmes, je sais tout. Pourquoi m'avoir trompé, vous la vérité même ?

—Je ne m'en repens pas, répondit-il. Quelquefois, rarement, le mensonge est un devoir. Si un malheur était arrivé, fallait-il donc attrister toute ta vie ?

—N'importe ? je sens bien que je me consolerais jamais.

—Je te consolerais, moi. D'abord, nous ne nous quitterons plus jusqu'à la rentrée. Tu seras mon garde du corps. Pauvre enfant ! Tu as assez souffert de mon mal pour jouir un peu de ma convalescence.”

“De ce jour commença entre nous une intimité presque fraternelle qui me le rendit plus cher et me rendit plus sage. Ce terrible accident m'avait enseigné la prudence ; le courage et la bonté de mon père achevèrent mon éducation par l'exemple.

“Un soir que je me lamentais à son chevet, selon mon habitude, car il fut guéri bien avant que je fusse consolé, il me dit : Nous avons été aussi étourdis l'un que l'autre. Ta faute est de ton âge, mais moi j'aurais dû la prévoir et me tenir en garde. Mon rôle de professeur et de père n'était pas d'attendre un lapin, à deux cents mètres de toi, moi, mais de te suivre et de te diriger, sans chasser pour mon propre compte. Et c'est ainsi que je ferai l'an prochain.

—Non, n'écriai-je avec force. Je ne chasserai plus jamais !

—Tu chasseras, mon ami. Je le veux, parce que la chasse est un exercice admirablement inventé pour dégourdir les jambes des notaires. D'ailleurs, un temps viendra peut-être où tout Français qui aura l'habitude des armes vaudra quatre hommes pour la défense du pays.”

“Ma mère ne se faisait pas aisément à l'idée d'avoir deux chasseurs dans la maison. Pauvre femme qui, après seize ans de mariage, tremblait encore chaque fois que papa prenait son sac et son fusil. “Entin ! disait-elle, il faut souffrir ce qu'on ne peut empêcher. Mais si Albert doit retourner à la chasse, je lui donnerai un talisman qui le préservera de l'imprudence !”

“Ce talisman, je l'ai encore, et le voici. C'est l'épingle que vous avez peut-être remarqué à ma cravate. Voyez-vous cette colombe d'argent qui porte au bout d'une chaînette un grain de plomb No 7 ? La pauvre chère maman. Franck l'a fait ciseler à mon intention par Heller, le plus habile artiste de Strasbourg. Cette molécule de métal, réduite à presque rien par le frottement, est celle qui a failli tuer mon père. Comment un homme pourrait-il s'oublier lorsqu'il a tous les jours de chasse un tel souvenir sous les yeux !”

Ici finit la narration de M. Franck, mais son histoire mérite encore un supplément de quelques lignes. En 1870, à l'âge de cinquante sept ans, ce notaire prit un fusil pour chasser la grosse bête dans nos montagnes. Quelques lurons du pays le suivirent et il devint, comme qui dirait, capitaine de francs-tireurs. Au commencement de novembre, tous ses compagnons étant morts ou blessés, ou malades, il arriva toujours vert à Belfort et s'engagea au 84^{ème} de la ligne. On forma une compagnie d'éclaireurs, il en fut et il prouva dans mainte occasion, selon la parole de son père, qu'un bon chasseur peut valoir quatre hommes pour la défense du pays.